## FIN DE BAL

C'est fait du bal ; parmi la pourpre du rideau
Un rayon blanc se glisse en claire transparence,
Rafraichissant à voir, ainsi qu'un filet d'eau,
Dans l'éblouissement du lustre et de la danse.

Tout pâlit ; la lueur des flambeaux allumés,
Comme en des lacs unis dont la froideur s'irise,
Vers les miroirs profonds tombe et se vaporise
Sur des gouffres d'azur aussitôt refermés.

Les toilettes de bal, légères, lumineuses,
Dans ce regard du jour aérien, charmeur,
Prennent un reflet vague et des teintes peureuses
De nacre qui s'éteint et de perle qui meurt.

La musique paraît plus flottante et lointaine.
Quelle main désunit la chaîne des chansons,
Mit tant d'espace au bord de l'aurore incertaine
Et donna tant de vie à ses premiers frissons ?

C'est un dispersement hâtif de toutes choses ;
Par la fête de nuit le plaisir attardé
Songe au départ enfin et frappe aux vitres closes,
Honteux et détournant son visage fardé.

"Ouvrez !" Du fond des cieux les dernières étoiles
Vers les diamants fins tournent leurs yeux surpris,
Et les femmes, sous l'or défaillant des lambris,
L'aube se découvrant, s'enveloppent de voiles.

## Mondanités.

Le mariage de Mlle Jeanne Lafargue, fille de M. Ludovic Lafargue, avec M. Mario A. Sarraco, de Turin, Italie, sera célébré demain à l'église St Augustin.

Mme J. Herbert Claiborne, de New York, et son fils, Herbert, sont attendus à la fin de la semaine chez M. et Mme W. C. C. Claiborne avec qui ils passeront quelques semaines.

Très élégant souper de trente couverts, dimanche, chez M. et Mme Frank B. Hayne, qui recevaient pour Mlle Gabrielle Hamilton, de Fall River, Mass. Deux tables, l'une luxueusement décorée de roses American Beauty et l'autre tout ornée de muguet et de roses Richmond, étaient occupées par les convives qui comprenaient M. et Mme Gordon S. Orme, M. et Mme Richard Sprague, M. et Mme Robert Guérard, M. et Mme Jules Cassard, M. et Mme Robert H. Downman, M. et Mme W. P. Brown, M. et Mme Gourdain Smith, M. et Mme James Puech, Mmes E. H. Bright, Sadie Cameron McDonald, Hugh de Lacey Vincent, Victor Thrane, Mlles Lucia Miltenberger et Lily Mehle et MM. Gladding, Charles Farwell, John Poitevent, McCloskey, George Agar, Charles Baisley et Gerald Pepper.

Mme Peter F. Pescud donnera une partie de bridge mercredi après midi, en l'honneur de Mlle Martha Gilmore.

Le German dansé dans le réfectoire du collège Tulane lundi soir, sous la direction, de M. Edward Montgomery, a été extrêmement brillant. Parmi les assistants : Mlles Florence Roussell, Annie Todd, Martha Gilmore, Lucile Kilpatrick, Julia Grace, Amélie Wheeler, Edwina Lynd, Effie Barr, Béatrix Kennedy, Joséphine May, Alice Judge, Emma Tebo, Alice Shiell, Laurence Humphreys et MM. Edward Bres, Théodore Roehl, Thomas Marshall, Norman Scott, Herbert Keenan, Richard McMillan, John Montgomery, Frazier Rice, E. Montgomery, Alex Ficklen, A. Littejohn, Charles Allain, Robert Phillips.

Le Dr et Mme A. W. de Roaldès ont donné un très beau souper dimanche soir, en l'honneur de Mlle Lucile Winship et Mlle Nellie Tabb.

M. Audley Post est de retour d'un long séjour au Nouveau Mexique.

Une partie de bridge aura lieu chez Mlle Medora Hyman demain après-midi.

Le mariage de Mlle Edwina Moore et de M. Edmund Stern sera célébré mardi prochain chez les parents de la mariée, le Juge et Mme I. D. Moore.

Mme C. C. Swayze donnera un thé mardi après-midi.

A un dîner donné par M. et Mme Chapman H. Hyams, Jne, dimanche soir, assistaient M. et Mme Joseph Leiter de Washington. M. et Mme Bishop C. Perkins, Mlles Thérèse Kohn, Edith Libby, Dorothy Williams de Washington, et MM. Générès Dufour, William Poitevent et William Stauffer. La table était ornée de muguet et de roses.

Mlle Emma Girault donnera un lunch au Pickwick Club jeudi prochain.

Dimanche soir M. et Mme W. C. Dufour ont donné un grand souper en l'honneur de Mlle Claude Coleman du Texas et de Mlle Bessie Yoakum de New York. Des corbeilles contenant des pois fleurs roses et ornées de rubans bleu-pâle ornaient à ravir la table. Les invités comprenaient Mlles Laura Hayward, Dorothy Hancock, Janet Ford, Isabel Sprague, Eda Kampman, Julia Armstrong et MM. Ross Breazeale, Walter Claiborne, Edmund Richardson, Knapp, Charles Thorn, Ernest Burguières, Guy Richardson, Terrell, Arthur Lacour, Charles Wolf, Porter Parker et Dr Erasmus Fenner.

M. et Mme Léon Gibert ont été les hôtes de M. et Mme Robert Moore à la Passe Christian, la semaine dernière.

Mme Harold S. Standish de Chicago passe quelque temps chez ses grands-parents, M. et Mme Ernest Puech.

Mme Louis Christianson donnera une partie de bridge mardi après-midi.

M. et Mme E. H. Bright sont en route pour la Californie où ils vont faire un long séjour.

Dimanche soir il y a eu chez le Juge et Mme O. O. Provosty un souper très élégant que Mlle Adina Provosty offrait à Mlle Lena Little de Van de Philadelphie. La table était admirablement décorée de roses et de tulle rose. Les autres invités étaient Mlles Corinne Villeré, Ethel May Werlein, Emma Girault, M. et Mme Clifton Pierson Walker et MM. J. C. Geiger, d'Alexandrie, Lne., Ashton Collins, Léon Soniat Henry Becnel et Michel Provosty.

Le mariage de Mme Corinne Tolédano Richardson avec M. S. Brook Dickson, a été célébré dans la plus stricte intimité, lundi matin, à l'église de l'Immaculée Conception. La mariée accompagnée par son père, M. Edgar Tolédano, portait un costume très élégant en soie violet avec chapeau assorti. Son bouquet été composé de violettes de Parme et de muguet. Le marié était assisté par son frère, M. Chester Dickson. A l'issue de la cérémonie qui a été faite par le Rév. Père Mattern, S. J., M. et Mme Dickson sont partis pour la Floride. Ils seront de retour dans une quinzaine de jours et demeureront pendant quelque temps avec les parents de Mme Dickson, M. et Mme Edgar Tolédano, rue Robertson.

Mme Samuel D. McAllister est arrivée récemment de Oklahoma et passera quelque temps chez sa mère, Mme Krummbhaar.

Une réception charmante a eu lieu mardi après-midi, chez le Col. et Mme W. G Vincent, qui avaient invité un grand nombre d'amis à voir la parade de Rex de leur balcon. Mme Vincent recevait aidée de Mmes Walter Stauffer, George Denègre, T. D. Miller, H. Turner, Ike Stauffer, Mlles Adèle Vincent et Louise Stauffer. Les assistants comprenaient Son Eminence le Cardinal Gibbons, M. et Mme Walter Stauffer, le Dr et Mme Arthur de Roaldès, M. et Mme Alfred Pattison, M. et Mme W. J. Bentley, M. et Mme R. J. Perkins, Dr et Mme Ralph Hopkins, Dr et Mme Joseph Scott, M. et Mme Fernand Remanjou le Juge et Mme C. E. Fenner, M. et Mme James Puech, Mmes Alfred LeBlanc, Alphonse Ledoux, W. C. C. Claiborne, Peter F. Pescud, A. Brittin, J. P. Richardson, F. Blake, J. Bentley, Norvin T. Harris, H. V. Beer, R. W. Rogers, Fernand May, Ivy Kittredge, Charles Greene, Mlles Denègre, Lucie Claiborne, E. Byrd, Louise Wiltz, Lena Little, Amire Hopkins, Richardson, Alice Miller, Evelyn Byrd, Margot Samuel, Sadie McIlhenny, Lottie Miller, Lily Violet et beaucoup d'autres. Les salons étaient décorés de palmiers et de fougères, de guirlandes de smilax et d'une profusion de violettes et de jonquilles. Dans la salle à manger où un lunch a été servi après la parade, la table était fleurie de violettes, de narcisses et de fougères et ornée de rubans aux couleurs du Roi du carnaval.

Mme Leila S. Hickox a passé la semaine chez Mme Charles M. Greene.

Vendredi après-midi, Mme John Dabney Miller a donné une ravissante partie de bridge et un thé en l'honneur de Mlle Emily Miller et de Mlle Elise Hunter de Memphis. Les personnes présentes étaient Mlles Clifford Chaffe, Adèle Ford, Emma Tebo, Adèle Matthews, Lydia Finley, Maud Wilmot et Mmes W. A. Dixon, Frank Soulé, W. F. Hardie, Rathbone DeBuys, Lucien E. Lyons, Bessie Behan Lewis, Martin L. Matthews, Anderson Offutt, Reuben Bush, Jr, Edward Toby, Jr, Louis Landry, Reginald Burke, Frank Soulé, Eben Hardie, Louis Christianson, C. W. Robinson, Hamilton Jones, Thomas Dabney, W. F. Hardie. Les prix ont été gagnés par Mmes Matthews et De Buys et Mlles Miller, Finley et Emma Tebo. Le thé était servi par Mme H. Dickson Bruns à une table ornée d'oeillets roses et blancs.

Très beau, le souper que donnaient M. et Mme Henry F. Baldwin et Mlle Amélia Baldwin, dimanche soir, en leur résidence de l'avenue Esplanade. La table étincelante de cristaux était décorée de violettes, de narcisses et de fougères représentant les couleurs du Carnaval. Les convives étaient M. et Mme H. C. Leake, Mme Albert Baldwin, Mme Alexander, de Milwaukee, Mlles Virgie Braud, Mary Ellis Leake, Pauline Alexander, Rose West, Alpha Kessler, Olive Manson, Clara Wood et MM. Ross Breazeale, Henry Collins, Sterling Nott, Dr Randolph Lyons, Philip H. Williams, Alfred Hero, Stewart LeBlanc et Dr P. T. Talbot.

Une ravissante fête japonaise a été donnée par M. et Mme C. J. Pitard pour leur fils, Clarence Pitard Jr. Les enfants étaient nombreux et ont pris part à toutes sortes de jeux pour lesquels ils obtenaient de jolis prix. La salle à manger où était dressée une petite table délicieusement ornée, offrait un aspect réjouissant avec ses lanternes japonaises, ses fleurs et ses nombreux drapeaux. Parmi les enfants présents : Marie Lange, Gladys et Vera Leammont, Yvette Chiquelin, Denise Castell, Blanche Gelpi, Adrienne Parker, Clara May Garic, Dorothy Carter, Addison et Chester Lawson, Gus Pitara, Frank Marshall, Hudson Grunewald, Herman Gelpi, Philippe de Vergès, Alex Ledoux Timothy et Mc Ilvans Duggan, Perry Eastman, Lewis Rand et Walter Léaumont.

Mme E. E. Clapp fait des invitations pour un lunch qu'elle donnera lundi après-midi.

La réception de Carnaval qui a eu lieu au Country Club dimanche après-midi a été particulièrement brillante. Dès quatre heures, une foule élégante se pressait dans les salons du club, dont le décor ajoutait à l'attrait du programme varié exécuté par l'orchestre du Prof. O'Connell, celui d'un cadre ravissant. Mme Lucien. Lyons et toutes les dames qui recevaient avec elle étaient très élégamment mises et avaient des bouquets de violettes, de narcisses et de fougères.

En l'honneur de Mlle Bessie Yoakum, de New York, M Générès Dufour a donné lundi dernier un très beau déjeuner à l'Hôtel de la Louisiane.

Mlle Léona Dickson a réuni quelques jeunes filles à un lunch qu'elle offrait à Mlle Edwina Lynd et Mlle Alice Judge de St-Louis, jeudi dernier. La table était ornée d'oeillets, de roses et de fougères. Les invitées étaient Mlles Beatrix Kennedy, Olive Manson, Elvira Dickson, Rebecca McCutcheon, Julia Grace, Hallette Barrow et Imogen Riddick de Richmond.

Le roi et la reine du Carnaval, les membres de leur cour et quelques autres, en quittant le bal mardi dernier, ont fini la soirée par un souper des plus élégants, qui a eu lieu à l'Athénéum. La décoration typique de la table était composée de violettes, de narcisses et de fougères. Un bouquet de violettes liées avec des rubans aux couleurs du Carnaval marquait les places. Les personnes présentes comprenaient M. H. C. Leake, Mlle Amélia Baldwin, Mlles Mary Ashley Stanton, Olive Manson, Alpha Kessler, Virgie Braud, Pauline Alexander, Clara Wood, Mary Ellis Leake, M. et Mme Henry F. Baldwin, Mme H. C. Leake, Mme Albert Baldwin, MM. W. F. Atkinson, Stewart LeBlanc, Alfred Hero, Philip H. Williams, Stirling Nott, Ross Breazeale, Henry Collins, Dr Randolph Lyons et Dr P. T. Talbot.

Une réception a eu lieu vendredi chez Mme LeGrand J. Crumb en l'honneur de sa soeur, Mme J. B. Read de New-York.

M. et Mme Chapman H. Hyams ont donné un souper samedi dernier, chez Antoine, en l'honneur de M. et Mme Joseph Leiter et de Mlle Dorothy Williams, de Washington, D. C. Des paniers Marie Antoinette, remplis de roses American Beauties et noués de rubans rouges garnissaient la table. Les autres invités étaient M. et Mme Frank B. Hayne, M. et Mme Fernand May, M et Mme W. C. Dufour, Mme Edgar H. Bright, M. et Mme John Solari, Mlles Gabrielle Hamilton, Joel Harris, Ruth Bush, Frances Connally, Laura Hobson, Edith Libby, Carrie Hayward, Isabel Sprague et MM. E. H. Keep, Walter Libby, Gilbert Dupré, le comte Maroni, Charles Thorn, Burney Williams, Walter Claiborne, Kemper Williams, C. G. Wolfe, William Poitevent et Sam Coleman.

Une partie de bridge aura lieu chez Mlle Alice Shiell demain soir.

## L'EPOPEE DU DRAPEAU

Le Ministre de la Justice vient de proposer aux Chambres un texte de loi, dont le but est de punir les outrages au drapeau. Il est assez singulier que, dans un pays comme le nôtre, on soit obligé de recourir à de tels moyens pour punir de tels délits—disons de tels crimes—qui sont à peu près inconnus, et l'ont toujours été, dans toutes les autres nations. Malheureusement, des exemples trop fréquents justifient cette mesure; le très regrettable incident qui a motivé l'intervention du garde des sceaux, nous montre que la mesure n'est, hélas! ni excessive, ni prématurée. Jadis, certains peuples de l'antiquité n'introduisaient dans leur Code aucun châtiment contre le parricide, tellement cela leur paraissait impossible à force d'être monstrueux. Les peuples modernes ont dû envisager la terrible réalité. La même chose se produit aujourd'hui pour le drapeau. La mauvaise action d'insulter les couleurs, l'emblème de la nation, se complique d'une ingratitude que les contempteurs de l'idée de patrie ne connaissent pas. C'est à l'ombre du drapeau, c'est pour lui et sous l'empire de sa glorieuse fascination que tant d'êtres sont morts, de qui nous procédons, de qui nous descendons peut-être directement. C'est par leur sublime sacrifice que nous sommes aujourd'hui ce que nous sommes, que nous jouissons de la vie qu'ils nous ont préparée, des libertés et des grandeurs qu'ils nous ont conquises et dont nous profitons tous les jours, à chaque heure à chaque minute, à chaque manifestation de notre existence. Insulter le drapeau c'est désavouer le don généreux de nos ascendants, c'est outrager les ombres magnanimes de ceux qui surent mourir en beauté pour nous.

Peu de drapeaux parlent un langage aussi magnifique et aussi émouvant que le nôtre. Depuis les premières heures de la Monarchie franque jusqu'aux plus mauvais jours de la Révolution, voire jusqu'aux jours de dépression morale que nous traversons, il a flotté, brillant et fier, au-dessus de nos passions, des intrigues des partis et des misères courantes, exaltant les courages, enivrant les âmes, gonflant les cœurs d'un ardent désir d'héroïsme et de grandes actions, enfantant des géants, provoquant des prodiges. Il a claqué à tous les vents, dominé tous les tumultes, annoncé les plus belles victoires, d'un bout du monde à l'autre, de l'Orient à l'Occident, depuis les Croisades jusqu'à Madagascar, changeant la destinée des peuples, brisant des chaînes, dissipant des ténèbres, émancipant des opprimés, proclamant le triomphe de la justice ; et, qu'il fût blanc et fleurdelysé d'or, qu'il portât sur ses trois couleurs l'aigle impérial ou le faisceau des licteurs, qu'il fût tenu par Jeanne d'Arc pendant le Sacre, par les soldats de Henri IV aux portes de Paris, ou par Bonaparte au pont de Lodi, toujours il fut synonyme d'honneur, de loyauté, de générosité et d'espérance.

Les drapeaux actuels de l'armée française ne remontent guère qu'à 1880, époque à laquelle ils furent solennellement distribués aux troupes, pour remplacer ceux qui leur avaient été donnés provisoirement après la guerre de 1870, et qui ne portaient aucune inscription. Leurs trois couleurs s'enrichissent des noms, inscrits en lettres d'or, des mémorables batailles où la France, par la valeur de ses fils, gagna un peu plus de territoire, un peu plus de prestige. Leurs prédécesseurs sont pieusement conservés au Musée de l'Armée, dans cet Hôtel des Invalides, sanctuaire de toutes nos gloires, dont une autre partie est consacrée aux nobles haillons de l'étranger, arrachés aux mains de l'ennemi, à travers le souffle infernal du feu et de la mitraille, et qui ornèrent longtemps les voûtes de Notre-Dame avant de passer à celles de la chapelle Saint-Louis. Bouvines, Rocroy, Fontenoy, Arcole, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Eylau, Iéna, Ulm, Constantine, Magenta, Solférino, le Tonkin, Madagascar, telles sont les principales évocations qui racontent les fastes de notre histoire militaire, et dont s'enorgueillissent aujourd'hui nos régiments.

Après la chape de saint Martin, primitif étendard des rois de France, et l'oriflamme blanche de l'abbaye de Saint-Denis, Charles VII fut le premier qui traversa d'une croix blanche sa bannière bleue semée de fleurs de lys d'or. Elle devint l'étendard royal des francs-archers, et se conserva ainsi, jusque sous Louis XV, comme drapeau du premier régiment des gardes françaises; cette même croix resta la marque distinctive du drapeau français, quelle que fût la couleur du champ, qui variait suivant les régiments.

Le drapeau blanc, au seizième siècle, était l'insigne du colonel de chaque régiment, c'est-à dire du chef choisi par le roi et détenant une parcelle de son autorité. Le roi étant lui-même colonel général de toutes les troupes, son pavillon se chargeait de l'écu de France. Il en fut ainsi jusqu'à la Révolution. Lorsque la garde civique ajouta à la couleur blanche de la Monarchie, le rouge et le bleu de la Ville de Paris, dont était formée sa cocarde, le drapeau tricolore fut créé. "Il fera le tour du monde" dit Lafayette. Sa prophétie s'est grandiosement réalisée.

Les trois couleurs n'ont pas toujours été disposées comme aujourd'hui. D'abord, — était-ce une réminiscence de la Royauté ? — la croix blanche centrale subsista, flanquée aux angles de quatre cantons, alternativement rouges et bleus ; puis, Napoléon disposa le blanc en un losange central ; mais les drapeaux distribués aux troupes après la campagne de 1812, portaient les trois couleurs posées en bandes verticales, comme elles le sont encore actuellement. Après le retour du drapeau blanc de la Restauration, les gouvernements qui se succédèrent rétablirent les trois couleurs. Louis-Philippe y ajouta les mots : "Honneur et Patrie," qui y resplendissent encore aujourd'hui comme la synthèse de la grande idée qu'elles représentent ; et Napoléon III, après Magenta, décida que les drapeaux pourraient être décorés de la Légion d'honneur quand le régiment auquel ils appartiennent en aurait pris lui-même un autre à l'ennemi.

Si le drapeau a eu ses heures glorieuses, il a eu aussi ses heures de douleur et d'humiliation. L'histoire de la capitulation de Metz est l'un des drames les plus poignants qu'on puisse évoquer. Plutôt que d'en livrer le précieux dépôt à l'ennemi, les officiers préférèrent les brûler et en enterrer les cendres. Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse, le culte du drapeau n'est pas mort chez nous ; il a toujours le don magique de faire battre les cœurs, de faire courir dans l'âme des foules un long frisson patriotique. Et l'on pourrait dire, suivant les beaux vers de Déroulède, à ceux qui en ont la garde :

Porte-drapeau, mon camarade,
Tu tiens la France entre tes mains.

P. CONTAMINE DE LATOUR.

## Joies humaines.

Chaque soir, dans le même angle du restaurant, à l'écart et disparu presque derrière des pardessus accrochés, le même petit vieux s'asseyait, mangeait le même menu, très sobre. Un visage ridé, avec quelque chose de terne, d'effacé, de presque pauvre, qu'accentuait encore, dans ses immobilités, l'apparence chétive de tout l'être et, lorsqu'il s'agitait, la mièvrerie des gestes.

Il semblait s'attarder, ainsi qu'en l'attente désespérée de quelque personne qui n'arrivait jamais. Le plus souvent il était triste, mais à de certains jours, il avait une gaieté singulière, navrante, semblable au rire d'un homme qui rirait de sa propre détresse.

Les garçons avaient surnommé le vieux l'amoureux de la baronne. Avec leur observation continue de gens muets et corrects, ils avaient remarqué ses allures, ses yeux inquiets, d'abord levés sur la porte, puis vite baissés, avec une roseur légère, tandis qu'une femme très jolie, toujours la même, entrait dans la salle, la baronne. Un jeune homme l'accompagnait. Lorsque le couple avait pris place, la femme lentement dévêtue et sereine, le vieux ne détournait plus ses regards du joli de ses gestes, de la clarté de ses rires. Il achevait son repas ainsi que dans un rêve, la vie ambiante disparue. Et c'était dans son visage, alors, cette inquiétude que met aux regards des vieillards la réminiscence des lointaines joies d'amour. Parfois, quelque chose y rayonnait de paternel et d'attendri; parfois, au contraire, un éclair singulier de haine irradiait de ses paupières amincies, subitement jailli des profondeurs de quelque obscure jalousie, toujours grondante.

Un soir, comme la baronne sortait, très élégante et faisant se retourner les têtes, une curiosité singulière me poussa ; je murmurai sur son passage une exclamation flatteuse, et je regardai le vieux, dans l'attente de quelque réponse, d'un acquiescement sans doute, d'une confidence peut-être.

Lui aussi me regarda, mais presque hostile, de l'air d'un homme résolu à défendre un secret. Pourtant, tout à coup, il parut se détendre, ainsi qu'un pantin dont le ressort s'est cassé. Une faiblesse le gagnait, une lassitude de la vie, un besoin de déposer un peu d'un fardeau trop lourd. Il hocha la tête lentement, comme sous l'effort d'un soupir ; puis, résolument, de sa voix blanche et triste, il murmura, souffla presque :

"C'est ma femme !"

L'histoire du vieux était très simple: une histoire d'homme épousant une femme trop jeune et qui est pauvre. Tout amour du cœur pousse à donner; et la femme, aimant le plus souvent par le cœur, n'aime plus dès qu'elle reçoit; quand elle doit tout, elle est bien près de haïr. Donc, très vite, il avait été trompé. En même temps sa fortune s'émiettait entre les mains de la femme, gaspillée en caprices, avec une frénésie de jolie fille vicieuse longtemps restée cachée et dont les rêves se sont exaspérés. Lui n'avait pu s'y opposer, sans force et sentant que sa seule raison d'être, dans le ménage, était de donner. Il était professeur dans un lycée. Pour subvenir aux dépenses croissantes, il avait écrit dans des journaux, donné des leçons. Mais, ses sorties devenant plus fréquentes par cela même, une série d'adultères cyniques avait commencé, avec ses élèves, avec des inconnus; puis des absences de toute une nuit, des fuites du logis pendant plusieurs jours; et le scandale avait été si grand qu'on l'avait obligé à prendre sa retraite. Alors, le lendemain, la femme était partie, n'était plus revenue.

Le vieux me contait cela, ainsi qu'une histoire souvent remâchée, sue par cœur tant elle l'avait hanté.

Visiblement, il retrouvait les souffrances anciennes, aussi aiguës. La blessure éternellement saignante de son amour, chaque jour ravivée, s'élargissait encore du bruit des mots, de l'évocation des choses. Une révolte grandissait; une colère activait ses gestes grêles, si furieuse bientôt qu'involontairement mes yeux s'abaissèrent sur le carafon qu'il vidait dans son café, à petits coups nerveux. Son regard flambait d'une telle haine que j'entrevoyais, pour un jour prochain, quelque malheur, une vengeance longtemps méditée, qui éclaterait tout à coup. Son rire amer maintenant s'expliquait; c'était le rire mauvais venu des revanches préparées, dont il reculait l'instant, sans doute par quelque mystérieuse volupté de dilettante.

Peu à peu, ce vieux au masque simiesque, au rire féroce attaché aux pas de cette femme et guettant son heure, me paraissait stupide, puis odieux. Un intérêt me prenait, au contraire, pour la femme, jeune, jolie, inexpérimentée alors et tyrannisée par un maniaque. L'idée de la prévenir traversa mon esprit:

"Mais elle ne vous voit donc pas ? demandai je. Elle ne vous reconnaît pas ?

—Oh ! fit il, j'ai tant changé depuis !"

Il tourna sa face vieillotte vers une glace ; et son rire amer reparut, mais plus aigu, comme si cette nouvelle constatation avait encore ravivé sa haine. Un petit frisson me courut l'échine.

Un soir, la baronne ne vint pas dîner. Mes inquiétudes me reprirent tout à coup. Le vieux semblait agité : ses gestes éveillaient les sourires discrets des garçons. Mais le lendemain non plus elle ne parut pas ; et, cette fois, je vis que l'homme était blême, écrasé, vieilli encore. Il se pencha vers moi, souffla :

"Elle est morte !

—Vous l'avez tuée !" m'écriai-je.

Il me regarda d'un air stupide, ajouta simplement :

"Une fluxion de poitrine !"

J'étais stupide à mon tour. Je repris :

"Eh bien ! mais, tant mieux ! Elle ne vous fera plus souffrir !"

Il me regarda encore, de son même regard hébété.

Nous nous comprenions de moins en moins ; je résolus d'attendre, de le laisser parler. Mais il resta silencieux, affaissé : le guignol farouche s'était effondré, avait repris son apparence de pantin lamentable, cassé, irréparablement. Subitement, un doute traversa mon esprit :

"Ah ! çà ! m'écriai je, vous l'aimiez donc toujours ?"

Il sursauta, parut revenir de très loin :

"Si je l'aimais !"

Son visage avait pris une expression extatique, tout à coup ; puis il continua, sa voix grêle devenue apitoyée et chevrotante :

"Je ne la quittais pas, pour ainsi dire. Je ne faisais pas de dépenses: tout mon argent, je le lui envoyais, sans qu'elle le sût!"

Il ajouta doucement, s'excusant presque:

"Pour qu'elle prît moins d'amants, qu'elle gardât toujours le même, si c'était possible. Vous savez, on s'habitue; ça me faisait trop de mal quand elle en changeait."

Je restai béant, penché ainsi que sur un gouffre sur le mystère de l'âme humaine. Alors le vieux reprit, comme se parlant à lui même, en branlant sa petite tête vieillotte et si navrée;

"Je voulais mourir, d'abord. Mais j'ai pensé. Elle n'aurait personne pour lui porter des fleurs, là-bas !"

## Chanteurs Ambulants.

Le sentier qu'ils venaient de prendre conduisait au frais ruisseau des Genêts, à 500 mètres du village.

Il était cinq heures à peine. Il faisait une chaleur étouffante: dans le ciel, des nuages d'orage tout rouges, liserés de blanc avançaient lentement.

Léonard marchait le premier. Un rayon de soleil, glissant entre deux gros nuages, éclairait un visage qui avait été beau. Dix années de misère l'avaient flétri, mais ses traits durs, ses yeux noirs étincelants donnaient à ce Français l'air d'un Monténégrin descendu dans nos forêts.

Sa compagne, "La Lina", comme on l'avait surnommée à Montmartre, était brune également, mais son regard avait des reflets plus doux. Née à Sistov, elle personnifiait à merveille le caractère et toutes les énergies de la race bulgare. On sentait l'ardeur d'une nature vaillante, qui n'a pas lutté encore et qui attend son heure.

—Ne va pas si vite, Léonard, la petite est lourde, je ne peux pas te suivre.

La jeune femme s'arrêta, posa doucement le bébé, de peur de l'éveiller, sur un lit de fougères desséchées, puis elle passa la main sur son front mouillé de sueur.

Mais ses bras vides pesaient trop lourd à ses épaules, elle s'assit au bord de la route et reprit sa fille.

L'homme cependant continuait à marcher en chantonnant.

Brusquement il se retourna Sa face était devenue rude, le fit barré d'un emportement subit,

A grandes enjambées il revint vers "la Lina".

Un instant, il contempla le groupe charmant qu'il avait sous les yeux.

Il posa sa main rude sur la tête de l'enfant.

Et comme si ce geste de caresse l'eût exaspéré, mécontent de lui même, il dit :

— Ça nous avance bien de nous attendrir....Ce qui est décidé est décidé.

Amer, il reprit :

— Des chanteurs ambulants comme nous ne devraient pas avoir d'enfants.

Lina releva la tête.

—Il y en a de plus malheureux qui en ont et ne les mettent pas en nourrice, fit-elle farouche.

—Ceux là ne sont pas forcés de courir de ville en ville pour gagner leur pain.

—Tiens, ajouta Léonard irrité, pas plus tard que ce matin j'espérais encore qu'on pourrait garder la petite, et si le père Talbas n'avait pas été si dur à la détente, je signais avec lui un bon engagement, qui t'aurait permis d'élever la gosse toi-même.

Lina s'efforçait de sourire.

Des noms très tendres venaient à ses lèvres errantes, qui se posaient avec amour sur le front de ce bébé qu'elle devait quitter, qu'elle allait confier à une étrangère et qu'elle ne reverrait que six mois plus tard.

Au bruit de ses baisers, la petite s'était éveillée.

Elle ne pleurait pas, elle ne souriait pas ; elle regardait sa mère tristement. On eût dit qu'elle comprenait !

—Malheur de nous, s'écria la jeune femme.

Il y avait dans cette exclamation de détresse une telle affliction que Léonard, pris d'une double pitié, baissa la tête.

"La Lina" le regarda longuement.

Une idée montait à son esprit. Elle pensait que la résolution de son père se détendait à cause de l'énergie dépensée depuis des semaines pour la décider à ce rude sacrifice.

Alors l'âme fortifiée par un nouvel espoir, elle trouva les mots pour détendre son père. Elle les jeta frémissante.

Mais lui ne l'écoutait pas.

Elle s'arrêta quelques secondes et reprit :

—Si je te disais que je ne veux pas te suivre.... si je ne consentais pas à me séparer de ma petite.... qu'est-ce que tu ferais, Léonard ?

—Ce que je ferais.... tu sauras le savoir, fit-il en étendant le bras d'un geste tragique..... Tiens, bien, regarde, je le fais tout de suite.... je m'en vais.

Lina se leva toute droite en poussant un soupir, un seul, qui se mêla au grondement du tonnerre.

De larges gouttes d'eau commençaient à tomber ; elle ne les sentait pas. Des éclairs sillonnaient le ciel ; elle ne les voyait pas. Elle restait anéantie.

Lui s'éloignait, marchant sous la pluie qui ne cessait point.

Il allait vite par le sentier, en longeant le bois. De distance en distance, il prêtait l'oreille. Mais ce n'était pas le murmure des feuilles battues par la bourrasque, ni le grondement du tonnerre qu'il écoutait !

Dans l'isolement, où déjà il se sentait perdu, il éprouvait un remords. Cependant la jeune femme, combattue par son double amour, ne le quittait pas des yeux Elle demeurait indécise, sans force, même pour supplier.

Alors, voyant qu'il ne se détournait pas, elle prit son enfant et le tendit à bout de bras. La petite, surprise, jeta un cri strident. Léonard s'est arrêté. Une puissance dominante, celle de sa volonté, l'empêche encore de faiblir.

Que va faire Lina pour forcer cette décision qui ne demande qu'à céder ?

La mère a trouvé !

Insouciante pour elle-même des éléments déchaînés qui font rage, elle s'élance en pressant sur sa poitrine son précieux fardeau.

Son âme s'ouvrait à la confiance !

—Porte la petite, Léonard.... elle a peur !

Simple, sans un mot, le chanteur tendit les bras.

Comme une perdrix blottie dans un sillon, sa fille se serre contre lui se faisant toute menue, subitement apaisée.

Au contact de cette frêle créature un sentiment nouveau, celui de la force protégeant la faiblesse, germait dans le cœur du père.

Le geste d'instinct de l'enfant avait réuni dans l'amour ces trois déshérités de la vie.

Ils ne se sépareraient plus !

Les grands yeux de la petite ne voulaient-ils pas dire :

"Gardez-moi.... je ne vous gênerai pas !"

## PENSEES.

A peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout savoir, et il n'y a sorte de sottises que cette persuasion ne leur fasse dire et faire.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Il semble que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a plus de sages, il y a moins de sagesse.

MONTESQUIEU.